

Le premier disciple canadien de Montalembert : l'abbé Joseph-Sabin Raymond (avec une lettre inédite)

Robert Sylvain, é.c.

Volume 17, Number 1, juin 1963

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/302256ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/302256ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Sylvain, R. (1963). Le premier disciple canadien de Montalembert : l'abbé Joseph-Sabin Raymond (avec une lettre inédite). *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 17(1), 93–103. <https://doi.org/10.7202/302256ar>

LE PREMIER DISCIPLE CANADIEN DE MONTALEMBERT :

L'ABBÉ JOSEPH-SABIN RAYMOND

(avec une lettre inédite)

Parmi les grands catholiques français du XIXe siècle dont les écrits exercèrent une influence décisive sur l'opinion canadienne, Montalembert est l'un de ceux dont le nom s'impose d'emblée à l'esprit. Si l'on prend comme point de départ l'année 1831, soit l'époque où l'impétueux disciple de La Mennais collabore au journal du maître, l'*Avenir*, qui compte des Canadiens français parmi ses abonnés, dont le nombre n'atteignit jamais trois mille,¹ on peut déceler des traces de cette influence jusqu'aux environs de 1900, alors que des collégiens, surtout ceux de Valleyfield, vibrent d'enthousiasme à la lecture du premier volume de la vie de Montalembert par l'oratorien Lecanuet² et des lettres, qui viennent d'être rééditées, de l'élève de Sainte-Barbe à son ami Léon Cornudet.³ L'abbé Lionel Groulx, qui raconte cette nouvelle *Croisade d'adolescents*, ajoute :

Pour la première fois, peut-être, les adolescents de chez nous virent donc se dresser, devant eux, un modèle du jeune homme de collège, modèle laïc, contemporain, travailleur, catholique, apôtre, auréolé de l'éclat d'un grand et beau nom et de la fascination du talent. L'adolescent qui lisait l'*Histoire* (de Montalembert) et les *Lettres* se trouvait pourvu des grandes idées de l'apostolat laïc.⁴

Seule l'influence, au Canada, d'un Louis Veillot dépassa en étendue et en profondeur celle de Montalembert. Nous nous proposons de le démontrer dans un ouvrage, en préparation de-

¹ Paul Thureau-Dangin, *Histoire de la Monarchie de Juillet* (7 vol. in-8, Paris, 1883-1892) : I, 309.

² Edouard Lecanuet, *Montalembert* (3 vol. in-8, Paris, 1895-1902).

³ *Lettres à un ami de collège, 1827-1830* (1ère édition, Paris, 1873).

⁴ Lionel Groulx, *Une croisade d'adolescents* (2e édition, Montréal, 1938).

puis plusieurs années, sur *Le mouvement ultramontain en France et au Canada, de 1850 à 1875*.

Le premier disciple canadien de Montalembert fut l'abbé Joseph-Sabin Raymond. Un document l'atteste: c'est la lettre que le jeune prêtre écrivait au Français le 16 juillet 1839 et qui fut publiée pour la première fois en 1927 par une descendante du grand orateur, mademoiselle Paule de Lallemand, dans sa thèse de doctorat.⁵ En tête de cette lettre, Montalembert inscrit ces mots: « Intéressante et très précieuse pour moi. » En effet, l'abbé Raymond lui apprenait, entre autres choses, que, si aujourd'hui il était prêtre, il attribuait l'épanouissement et l'affermissement de sa vocation sacerdotale à la lecture des écrits de celui qui s'imposait chaque jour davantage, après la défection de La Mennais, comme le chef de file des catholiques français.

Le jeune Canadien avait pris un premier contact avec la pensée de Montalembert en lisant dans l'*Avenir* l'article sur *la Foi*,⁶ le discours prononcé par le jeune noble à la Chambre des Pairs sur la liberté de l'enseignement,⁷ et l'étude sur Novalis.⁸ En bon romantique qu'il était alors, l'abbé Raymond faisait ensuite part à son illustre correspondant de la « grande tristesse » qui, « depuis longtemps », tourmentait son cœur d'« une inquiétude vague », des « ennuis », heureusement surmontés grâce à « la religion dont la main tendre et bienfaisante » avait souvent essuyé « les larmes de (ses) yeux ». Mais « une de (ses) douleurs » était de constater qu'il ne se trouvait personne pour lui présenter « les beautés » de la religion catholique « avec ces

⁵ P. de Lallemand, *Montalembert et ses amis dans le romantisme, 1830-1840* (Paris, 1927), 318-319. — L'original de cette lettre se trouve aux archives du château d'Ecotay, près de Montbrison (Loire), où nous avons pu le voir, grâce à l'obligeance du vicomte de Meaux, arrière-petit-fils de Montalembert.

⁶ *Avenir*, 3 août 1831. Cet article a été reproduit dans les *Oeuvres de Montalembert* (9 vol. in-8, Paris, 1860-1868), IV: 202-210.

⁷ On reprit à Saint-Hyacinthe, lors d'une distribution des prix en 1833, les plaidoyers prononcés à cette occasion par Montalembert, Charles de Coux et Lacordaire (*Canadien*, 19 août 1833).

⁸ *Avenir*, 9 septembre 1831; *Oeuvres de Montalembert*, VI: 387-404. — Montalembert avait écrit cette étude après avoir lu, sur le conseil du baron d'Eckstein, le volume de Novalis, édité par Tieck et Frédéric Schlegel (cf. Nicolas Burtin, *Le baron d'Eckstein. Un semeur d'idées au temps de la Restauration* (Paris, 1931), 181, n. 5).

charmes sous lesquels elle semblait quelquefois (lui) apparaître ». « J'étais dans ces désirs, dans cette imagination, lorsque vos premiers écrits me furent connus. »

Pardonnez, Monsieur, la naïveté de ces paroles, mais je n'ai pas cru en devoir refuser l'expression à l'amour, à l'estime, à l'admiration que vous m'avez inspirés. Au reste, j'ai un hommage plus pur à vous offrir. Vous m'avez donné pour ma vie un amour plus vif et vous m'avez animé du désir de consacrer ma vie à l'Eglise. « Une vie d'homme, c'est peu de chose », vous l'avez dit; c'est bien peu de chose que la mienne surtout; mais ce peu de chose consacré à une grande et sainte cause peut grandir avec elle. Je me suis senti encouragé à un dessein formé depuis longtemps, celui de me dévouer au service des autels. J'ai donc actuellement le bonheur d'être un ministre de Jésus-Christ,⁹ et je passe mes jours à enseigner la jeunesse dans un séminaire, celui de Saint-Hyacinthe, au district de Montréal.¹⁰

Ces lignes marquent le début des relations entre les deux hommes. Montalembert répond à son admirateur canadien et lui expédie un exemplaire de son *Histoire de sainte Elisabeth*,¹¹ ainsi qu'en témoigne la lettre que Louis-Joseph Papineau écrivait de Paris, le 10 août 1840, à sa sœur, madame Jean Dessaulles: « Dans la dernière lettre que j'ai adressée à Louis (son neveu, Louis-Antoine Dessaulles), à Londres et qui paraît s'être perdue, était incluse (*sic*) celle que M. de Montalembert écrivait à M. Raymond. Il lui envoyait aussi la vie de Ste-Elizabeth (*sic*) comme étant son dernier ouvrage. »¹² L'éditeur Lecoffre sera

⁹ Né à Saint-Hyacinthe le 13 mars 1810, Joseph-Sabin Raymond avait été ordonné prêtre le 22 septembre 1832 (cf. L. Le Jeune, *Dictionnaire général du Canada* (2 vol., Ottawa, 1931), II: 505, s. v. *Raymond*).

¹⁰ Lallemand, *op. cit.*, 319.

¹¹ A laquelle il avait travaillé de 1833 à 1836 (cf. André Trannoy, *Le romantisme politique de Montalembert avant 1843* (Paris, 1942), 220). — C'est dans la préface de cet ouvrage que l'abbé Raymond put lire pour la première fois une formule promise à une singulière fortune, puisqu'elle était destinée, quelque vingt ans plus tard, à briller d'un éclat souverain dans la constellation des écrits hugoliens, celle de « légende des siècles ».

¹² Cité par F.-L. Béique, *Quatre-vingts ans de souvenirs* (Montréal, 1939), 152.

bientôt chargé de renouveler ces bons offices au fur et à mesure que paraîtront les ouvrages du polémiste et de l'orateur.¹³

Des relations épistolaires un peu suivies provoquent tout naturellement chez les correspondants le désir de se voir. Le prêtre canadien quittait Montréal le 3 novembre 1842¹⁴ pour l'Europe. Il était de retour le 16 octobre de l'année suivante.¹⁵

Ce voyage conféra à son activité de prêtre-éducateur « une exaltation de dévouement inaltérable à la jeunesse étudiante ».¹⁶ Ses contacts avec d'éminentes personnalités catholiques françaises le marquèrent à jamais. Des influences s'étaient entretenues pour lui ménager des rencontres fructueuses. Ainsi l'abbé Philippe Gerbet écrivait de Rome, le 2 mai 1843, à son ami Augustin Bonnetty :

Cette lettre vous sera remise par M. l'abbé Raymond, directeur de séminaire au Canada, et qui va retourner en son pays en passant par Paris. M. l'abbé Raymond a fondé au Canada un journal catholique ;¹⁷ la piété et les lumières de cet ecclésiastique ont rendu et rendent encore de précieux services à la cause de l'Eglise. Il désire être mis en rapport, à Paris, avec les écrivains catholiques. Il serait à désirer qu'on pût aider son journal par l'envoi de quelques articles de France. Cela ferait bon effet dans son pays. Il vous parlera de ses vues. Je vous le recommande beaucoup, car je l'aime et l'estime beaucoup.¹⁸

De retour à Saint-Hyacinthe, l'abbé Raymond s'employa à faire naître et à développer chez les collégiens confiés à ses soins

¹³ Cf. la lettre de l'abbé Raymond à Montalembert, 21 août 1852, dans C.-P. Choquette, *Histoire du Séminaire de Saint-Hyacinthe* (2 vol. in-8, Montréal, 1911), I: 260-261.

¹⁴ *Mélanges religieux*, 4 novembre 1842.

¹⁵ *Journal d'Amédée Papineau* (exemplaire dactylographié aux Archives de la Province, Musée provincial), V: 169.

¹⁶ Choquette, *op. cit.*, 258.

¹⁷ Sur les *Mélanges religieux*, voir Olivier Maurault, *La courte vie des Mélanges religieux*, dans les *Mémoires de la Société Royale du Canada*, 31 (1937), 1-19.

¹⁸ C. de Ladoue, *Monseigneur Gerbet, sa vie, ses œuvres et l'École menaisienne* (3 vol. in-8, Paris, 1870), II: 423-424.

comme un reflet des admirations qui l'habitaient.¹⁹ Sa parole commentait avec feu l'actualité. « On y tient les élèves au courant de tout ce qui se passe dans le monde, écrivait en juillet 1848 un ami du séminaire, de sorte qu'ils ne sont pas étrangers, comme les élèves des autres maisons d'éducation, aux grandes questions politiques et sociales qui s'agitent. »²⁰ La bibliothèque de l'institution était pourvue des meilleures productions littéraires et même scientifiques²¹ contemporaines : les commandes se faisaient directement en France, sans passer par l'intermédiaire montréalais, le libraire Édouard-Raymond Fabre qui, voyant se volatiliser les profits escomptés, donnait libre cours à son indignation dans des lettres qu'il écrivait à son fils Édouard-Charles, le futur archevêque de Montréal, alors étudiant à Paris : « Ton ami, Mr. Raymond, lui mandait-il le 25 janvier 1845, continue à faire venir des livres de France ; quelle petitesse, moi qui ai tant fait pour leur collège... »²²

Les ouvrages de Montalembert occupaient tout naturellement, dans cette bibliothèque, une place de choix, qui se justi-

¹⁹ Il y aurait ici un parallèle intéressant à esquisser entre l'abbé Raymond et l'abbé Pierre-Henri Bouchy, professeur de rhétorique au Séminaire de Québec et au Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière : on pourrait comparer l'influence de ces deux éducateurs contemporains dans la diffusion de la littérature romantique au Canada français.

²⁰ *Revue canadienne*, 28 juillet 1848. — A rapprocher de ce que l'abbé Casgrain écrivait de son ancien professeur, l'abbé Bouchy, dans ses *Souvenirs canadiens* : « L'impression profonde que fit l'abbé Bouchy sur les élèves de mon âge, date de 1848. Il y avait peu de temps qu'il était au Collège de Sainte-Anne, quand éclata la révolution de cette année qui ébranla tous les trônes et eut un si grand retentissement dans l'univers entier.

« L'abbé Bouchy, qui avait vécu à Paris, où il avait pu voir plusieurs des personnages qui y jouaient alors un grand rôle, nous ravissait par l'intérêt de sa conversation. Nous faisons chaque jour cercle autour de lui, et l'écoutions dissenter des hommes et des événements. L'Assemblée nationale de la seconde république renfermait une pléiade d'hommes éminents, qu'on n'a pas revus depuis : Berryer, Thiers, Lamennais, Victor Hugo, Montalembert, Lamartine, Lacordaire et tant d'autres. L'abbé Bouchy nous expliquait les grandes questions débattues, et nous lisait, avec commentaires, les discours des meilleurs orateurs de l'Assemblée, reproduits dans *l'Ami de la religion*. » (Cité par Wilfrid Lebon, *Histoire du Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière* (2 vol. in-8, Québec, 1948-1949), I : 111-112).

²¹ « Le collège de Saint-Hyacinthe a le mérite d'avoir le premier introduit au Canada l'étude de l'économie politique », écrivait Amédée Papineau dans son journal à la date du 5 août 1845 (A. Papineau, *op. cit.*, VI : 26).

²² Archives de la Province, Musée provincial.

fiait par le culte que l'on vouait à l'homme à qui l'abbé Raymond écrivait, le 21 août 1852, en lui présentant l'abbé Isaac Désaulniers, qui partait à son tour pour l'Europe: « M. Désaulniers vous dira comment notre Collège... est pénétré de vos idées dans les diverses parties de son enseignement; admirateur de vos doctrines, il a eu une large part à leur propagation. »²³

Ce culte, Xavier Marmier, de passage à Saint-Hyacinthe, le constatait à son tour :

Le supérieur de cet établissement a fait aussi un voyage à Paris, et parle avec bonheur des institutions qu'il a visités et des hommes illustres qu'il y a connus. C'est le privilège des célébrités d'étendre à une longue distance, comme un doux rayon, leur patronage sur quiconque a eu l'honneur de les approcher. Quoique j'aie eu la gloire de retrouver, dans la bibliothèque de Saint-Hyacinthe, quelques-uns de mes pauvres livres, il m'a été promptement démontré que le meilleur moyen, pour moi, de gagner la bienveillance des bons frères (*sic*)²⁴ de Saint-Hyacinthe, était de leur parler de M. de Montalembert.²⁵

Mais encore plus éloquente que tous les témoignages que nous venons de citer est la lettre, inédite jusqu'ici, que l'abbé Raymond écrivait à Montalembert quelques mois après son retour au Canada, en octobre 1843.

Ce document, intéressant à plus d'un titre, comme on le constatera, est conservé dans les archives du château de la Roche-en-Brenil²⁶ (Côte-d'Or).²⁷ Nous remercions vivement le comte et la comtesse André de Montalembert de nous avoir permis d'en prendre une copie; nous gardons un souvenir ému

²³ Cité par Choquette, *op. cit.*, 261.

²⁴ En reproduisant ces lignes, l'historien du séminaire de Saint-Hyacinthe remplaça le mot « frères » par « prêtres », mais sans indiquer la modification qu'il faisait subir au texte de Marmier (cf. Choquette, *ibid.*, 300).

²⁵ Xavier Marmier, *Souvenirs de voyage. — Canada, Saint-Hyacinthe*, dans le *Correspondant*, 27 (25 janvier 1851), 459. Texte identique dans les *Lettres sur l'Amérique* (2 vol. in-18, Paris, 1851).

²⁶ C'est probablement pour justifier la prononciation du mot que Montalembert avait adopté la transcription Breny.

²⁷ 950 dossiers, cahiers ou carnets, divisés en 10 séries, constituent ces « Archives Montalembert ». Notre document se trouve dans le dossier 712.

de leur accueil si cordial et d'une hospitalité qui nous fit vivre pendant près d'une semaine dans les lieux mêmes où s'écoulèrent les jours les plus heureux et les plus féconds de leur illustre aïeul.

Nous reproduisons le document avec la plus grande exactitude, sans agrémenter de *sic* quelques absences d'accents ou de rares irrégularités orthographiques.

ROBERT SYLVAIN, É.C.

Séminaire de S. Hyacinthe, Canada, 29 Mai 1844

Monsieur le Comte

Je viens d'apprendre votre arrivée en France, et je m'empresse de vous adresser ce nouveau tribut de mon respect et de mon affectueuse gratitude. Votre retour me donne lieu de présumer que la santé de Madame la Comtesse est rétablie. Dieu vous aura rendu l'espérance d'une longue union avec la fille de Ste Elisabeth, et rien n'altérera le bonheur dont vous jouissez avec cette épouse vraiment chrétienne et digne de son ayeule.

M. le Comte, ce que j'osais à peine concevoir autrefois comme une espérance, est donc devenu un souvenir. Dieu a permis, et je l'en remercie de tout mon cœur, Dieu a permis que je vous aie vu, que je me sois entretenu avec vous, que vous m'ayez pressé dans vos bras, douce étreinte dont je sens encore toute la chaleur.

Vous avez bien voulu me dire: Je suis heureux et malheureux, heureux de vous avoir vu, malheureux de vous avoir vu si peu. C'est avec bien plus de raison que je pourrais vous adresser ces paroles. J'ai été bien heureux que vous m'ayez accordé deux entretiens. Et je me flatte avoir tiré mon profit de cette conversation où vous m'avez fait part de vos idées sur des questions historiques, littéraires, sociales d'un haut intérêt. Mais ces momens ont été bien rapides. Et pardonnez une présomption qui venait du cœur, je m'étais flatté du bonheur de quelques entretiens intimes où j'aurais laissé parler mon âme, où la vôtre aurait épanché dans la mienne

quelques uns de ces sentimens dont l'expression m'avait tant charmé dans vos écrits. N'ayant à vous voir que quelques instans, j'ai du les faire servir à mon instruction en obtenant de vous d'utiles renseignemens. Mais il me semble que j'ai été trop froid devant vous. Je ne sais quelle gêne embarrassait mes paroles. Je me sentais téméraire d'avoir agi avec vous avec si peu d'égards. De votre part, il n'y a eu que bienveillance. Vos paroles affectueuses retentissent sans cesse à mon âme. Le souvenir de notre entrevue vient souvent me donner de délicieuses émotions. Et si de longues années sont données à ma vie, il en charmera encore, ce me semble, les derniers jours avec la vivacité d'une impression récente.

Maintenant, laissez-moi vous dire, Monsieur le Comte, qu'avec toute la France catholique je bénis Dieu des paroles qu'il vous a inspirées à la Chambre des Pairs. Je viens de lire votre discours du 16 Avril. Et tout palpitant des émotions qu'il m'a causées, je vous félicite de l'inappréciable faveur que le Ciel vous a faite d'être l'organe, le défenseur de la sainte et grande cause du catholicisme. Chef d'une nouvelle et glorieuse croisade, vous seul toujours assisté, je l'espère, de cette force d'en haut, qui tot ou tard fera reculer devant vous les successeurs de Julien l'Apostat, les fils de Voltaire.

Vous avez voulu, Monsieur le Comte, que je vous parlasse de moi . . . J'aurais désiré passer encore plusieurs mois en France; mais la situation où se trouvait la maison à laquelle j'appartiens força de me rappeler. Je quittai Paris au commencement de Septembre. Ce ne fut qu'en versant des larmes que je dis adieu au charmant pays de France, à cette terre de mes ancêtres qui avait eu tant d'attraits pour moi. Je passai par l'intéressante et religieuse Belgique. Je donnai quelques jours à l'Angleterre et bientôt l'Océan me sépara encore de cette terre d'Europe, d'où je rapportais de si vives impressions.

Ma santé a subi une amélioration notable, mais ce n'est pas un rétablissement parfait. Le travail, si je m'y livrais avec assiduité, me ferait perdre peu

à peu ce que j'ai gagné. J'espère pourtant que je pourrai remplir bientôt un des vœux de mon cœur. J'aimerais à redire à mes compatriotes quelques unes de mes impressions de voyage, à leur parler surtout de cette capitale du monde chrétien que m'a fait dignement apprécier un de vos amis, qui joint une si belle âme à un si beau génie, M. l'abbé Gerbet. J'aimerais à dire aussi les espérances que la France, malgré l'indifférence qui ronge encore une partie de la société, peut donner à la religion, ce que Paris même peut offrir de consolant, par cette archiconfrérie du Sacré Cœur de Marie, ces Sociétés de S. Vincent de Paul et l'esprit de foi et de zèle qui anime cette jeunesse d'intelligence et de cœur, que j'ai vue réunie en partie au Cercle Catholique.

Depuis mon retour, mille souvenirs viennent se présenter à mon âme et font naître en elle des sentimens qui la charment et l'attristent. Je vis à Rome par la pensée, admirant ses merveilles de tout genre, priant dans ses nombreux sanctuaires. Et ces prodiges de l'art et de la foi de nos pères, les cathédrales gothiques de France et de Belgique, oh ! comme j'aime à errer sous leurs arceaux majestueux ! Et puis tous les lieux célèbres par de grands evenemens, les créations sublimes de l'art, toutes les richesses qu'une longue civilisation a accumulées dans l'ancien monde, tout cela revient à la mémoire d'un pauvre habitant d'une contrée obscure, sans aucune gloire, sans aucune espèce de monument élevé par le génie . . . Quelquefois quand je me rappelle les douces émotions que j'ai éprouvées dans les cloîtres de Rome, à la Chartreuse ou à la Trappe, je me sens un vague désir d'aller goûter des jours purs et paisibles dans ces retraites dont on n'a nulle idée dans notre pays. Souvent il me semble entendre le P. Guéranger me répétant les invitations d'aller le joindre à Solesmes. Mon caractère m'y porterait. Mais on me dit ici que le petit nombre des ministres de l'autel en Canada rend mes faibles services de quelque utilité et que je dois employer les avantages que j'ai pu tirer de mon voyage à l'instruction de la jeunesse de mon pays.

Je crois vous avoir déjà dit, M. le Comte, que la foi s'est conservée chez le peuple canadien, mais

elle est affaiblie dans une partie de la classe élevée de la principale ville du pays, Montreal. Vos mauvais livres, vos mauvais journaux y contribuent pour beaucoup. Le *Journal des Debats*, la *Revue des Deux Mondes* ont ici des lecteurs. Nous aussi nous avons à combattre contre un mauvais esprit introduit depuis longtemps. Plusieurs de nos légistes sont imbus des principes des vôtres; les idées anglaises d'une civilisation toute matérielle ont assez de cours; l'esprit des institutions catholiques est méconnu. J'ose dire cependant que nous luttons avec assez de succès contre ces dispositions, qui au reste ne viennent pas d'une hostilité déclarée. Le Gouvernement qui jusqu'ici n'avait presque rien fait pour l'instruction, se propose d'élever une Université et de la doter des biens qui avaient appartenu aux Jésuites, et dont il s'était emparé à la mort des derniers membres de la Société. Même on lui suggérerait certaines idées non pas absolument de monopole, mais d'un contrôle dont nous nous serions guère souciés. Les Evêques ont réclamé pour les établissemens d'éducation catholique les biens des Jésuites qui avaient été donnés à cette fin. Et il est à peu près sur qu'une grande partie de ces biens sera destinée à nos Collèges. Le reste pourtant sera pour l'Université projetée, mais la liberté et la concurrence existeront. J'ai conféré moi-même à plusieurs reprises avec un des membres de notre ministère, plus spécialement chargé de l'instruction publique. Et je me flatte d'avoir contribué à entretenir en lui des idées saines sur cette matière. Il était dans une grande erreur sur l'état de la question qui s'agite actuellement en France. Je le détrompai complètement en lui mettant entre les mains votre écrit sur les devoirs des catholiques relativement à la liberté d'enseignement. Un de nos journaux reproduit certains articles de l'*Univers* et vos discours aux Pairs. J'avais moi même publié quelques articles où j'avais mis à profit vos idées. J'aime donc à dire que vous avez contribué à maintenir la liberté d'enseignement dans notre pays (souligné par Montalembert). Je serai heureux moi aussi de travailler à répandre dans ma patrie ces idées catholiques si belles, si grandes, que j'ai puisées dans vos écrits et dans ceux des apologistes de nos jours, et que

mon voyage n'a fait que développer en moi. Je sens et voudrais faire sentir aux autres que le vrai, le bien et le beau n'existe que dans les doctrines du catholicisme, et que toute théorie philosophique, littéraire, sociale qui s'en éloigne est nécessairement fausse et par conséquent funeste. Je voudrais moi aussi contribuer à augmenter dans mon pays cet esprit catholique seul principe de bonheur des sociétés, et qui fait tout le charme des mœurs d'un peuple. Oh ! oui je m'associe de toute mon âme au désir que vous avez formé de voir revivre autant que possible cette simplicité, cette naïveté de l'antique foi dont vous nous avez fait la peinture dans votre Ste Elisabeth. La vie de S. Bernard ne fera que donner une idée plus haute des merveilles, des bienfaits de cette chère et sainte foi. C'est avec cette espérance qu'elle est attendue.

Veillez, Monsieur le Comte, me pardonner encore cette longue lettre, et agréer l'expression de mon respectueux dévouement et de ma vive reconnaissance. Une petite part, s'il vous plaît, à vos prières. Au S. Sacrifice je ne vous oublie jamais.

Votre très-humble serviteur

J. S. RAYMOND, ptre.